

DARDANELLES ORIENT LEVANT
1915-1921

Ce que les combattants ont écrit

Histoire de la défense

Collection dirigée par Sophie de Lastours

Cette collection se propose d'étudier les différents aspects qui composent l'histoire de la défense. La guerre, la technologie, la sécurité n'ont cessé de se transformer, de se construire et même de se détruire les unes par rapport aux autres. Elles sont en perpétuelle mutation. L'apparition de nouvelles menaces a toujours conduit les sociétés à tenter de s'adapter avec plus ou moins de succès et parfois à contre-courant des idées reçues.

Des questions seront soulevées et des réponses données, même si beaucoup d'interrogations demeurent. L'histoire, la géographie, le droit, la politique, la doctrine, la diplomatie, l'armement sont tous au cœur de la défense et interfèrent par de multiples combinaisons.

Ces sujets contribuent à poser les défis et les limites du domaine de la défense à travers le temps en replaçant les événements dans leur contexte.

On dit par exemple que dans ce XXI^e siècle naissant, les guerres entre Etats sont en train de devenir anachroniques au bénéfice de conflits tribaux ou religieux, mais seules des comparaisons, des études détaillées qui s'étendent sur le long parcours de l'histoire permettront de le vérifier.

Déjà parus

Jean-Pierre MARTIN, *Les aigles du Frioland*, 2004.

Marie LARROUMET, *Mythe et images de la légion étrangère*, 2004.

Olivier POTTIER, *Les bases américaines en France (1950-1967)*, 2003.

Honoré COQUET, *Les Alpes, enjeu des puissances européennes. L'union européenne à l'école des Alpes ?*, 2003.

Jacques BAUD, *Les forces spéciales de l'Organisation du Traité de Varsovie (1917-2000)*, 2002.

Amaury CARRE de MALBECK, *Le Cadre juridique des Opérations extérieures de la France aujourd'hui*, 2002.

Association Nationale pour le Souvenir
des Dardanelles et Fronts d'Orient

DARDANELLES ORIENT LEVANT
1915-1921

Ce que les combattants ont écrit

Préface de
Michèle Alliot-Marie

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti 15
10124 Torino
ITALIE

© L'Harmattan, 2005
ISBN : 2-7475-7905-0
EAN 9782747579056

PREFACE

La Grande Guerre ne s'est pas limitée aux champs de bataille de la Marne et de la Somme, aux tranchées de Verdun et du Chemin des Dames. Aux Dardanelles, en « Orient », au Levant, les combats furent sans merci, les pertes terrifiantes. Ces fronts d'Orient eurent une importance stratégique majeure.

L'ouvrage de l'Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient met en valeur ces théâtres d'opérations trop méconnus. On y voit les soldats confrontés à des combats d'une extrême violence, aux maladies, pris dans la tourmente de la guerre mondiale, de l'effondrement de l'Empire Ottoman, et de la révolution russe.

Le choix de s'appuyer sur les témoignages des combattants, dans leur diversité et leur authenticité, donne un relief tout particulier à ce livre. Tour à tour émouvants et saisissants, dramatiques et violents, circonstanciés et dérisoires, bouleversants et attachants, ces récits font apparaître la vérité de la guerre. Grandeur et enfer s'y mêlent de façon souvent inextricable. Soudain, ces combattants, que l'on croyait lointains, s'avèrent proches, semblables à leurs frères d'armes de l'Artois et de la Meuse.

Alors que nous nous apprêtons à commémorer, avec solennité et émotion, le 90^{ème} anniversaire des combats des Dardanelles et de Gallipoli, ce livre constitue un excellent outil de connaissance et un magnifique hommage à ces combattants courageux et admirables.

Michèle ALLIOT-MARIE
Ministre de la Défense

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas un compte-rendu d'opérations mais une réunion de témoignages empruntés à des récits, à des conférences, à des correspondances, à des carnets journaliers ; ils portent une sincérité échappant à tout déguisement, à toute contrainte, permettant d'écrire l'Histoire dans son entière vérité. La guerre est, d'une manière souvent réaliste et poignante, racontée au quotidien, avec des détails au premier abord insignifiants, mais pouvant être par la suite à la base d'incidents considérables.

Madame Madeleine Stocanne, présidente de l'Association pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient depuis plus de 20 ans, est à l'origine de cette publication. Avocat honoraire au barreau de Paris, elle anime avec enthousiasme la vie de ce groupement en organisant d'importantes manifestations. Avec le concours de collaborateurs avertis et dévoués, elle a rassemblé ces témoignages, présentés en trois parties : expédition des Dardanelles 1915, Front d'Orient 1915-1918, campagne du Levant 1917-1921.

Fin janvier 1915, les états-majors anglais et français, ce dernier à contre cœur, décident, pour créer un deuxième front et s'emparer de Constantinople, de forcer les détroits.

Le 18 mars, la flotte anglo-française ne peut franchir les Dardanelles ; elle subit un échec sévère, plusieurs navires étant coulés, dont le « Bouvet » de l'escadre du Contre-Amiral Guepratte.

Il est décidé d'entreprendre une opération combinée par l'armée navale et le corps expéditionnaire allié. Le matin du 25 avril 1915, une légère brume pèse sur l'entrée des Dardanelles ; elle va se dissiper assez vite, permettant aux Turcs d'observer une imposante flotte se préparant à débarquer environ 80.000 hommes, sous le commandement du Général britannique Sir Ian Hamilton, parmi lesquels ceux de la division française du Général d'Amade.

La manœuvre amphibie proposée aux Anglais, aux Australiens, aux Néo-Zélandais, et aux Français, est d'une grande hardiesse, et sera parmi les actions du conflit des plus coûteuses en vies humaines. Plusieurs débarquements de vive force, face à l'ennemi, ont eu lieu avant 1915 et ont été étudiés avec soin ; aucun n'a été aussi sanglant. Les assaillants de 1915 ne disposent pas d'engins suffisamment adaptés aux rigueurs d'une pareille mission. Livrés de loin, sans protection efficace aux coups de l'adversaire, ils doivent compenser leur vulnérabilité par un surcroît de courage.

Le général français présente ainsi leur situation : *« entassés dans les chaloupes, le fusil entre les jambes, embarrassés de leur chargement de campagne, voilà la position des hommes. Ils n'auront pas la ressource d'en changer. Déjà a été dure l'opération qui a consisté à sauter de l'échelle ou du panneau du transport dans l'embarcation ; retenue au flanc du navire par les bras vigoureux des quelques matelots qui en constituent l'armement, elle lutte contre un courant de foudre qui donne le vertige aux terriens. Ce sont ici, qu'on y songe avec admiration, de jeunes soldats dont le plus grand nombre ne connaît rien de la bataille ni de la mer (...) Les premiers sifflements d'obus se font entendre. L'eau se soulève au choc direct des projectiles, ou se creuse de stries sous les gerbes de coups fusants. La chaloupe est entourée par le bruit, fouettée par les embruns, perdue dans la fumée. Approche-t-on de terre ? On ne sait. On comprend seulement que le danger s'accroît, et que l'on ne peut rien pour le conjurer. Ici pas un abri, pas même la ressource d'un geste. Devant ces infinis hostiles, l'homme met son salut dans son néant et dans sa foi ».*

Les Britanniques sont à terre vers 5 heures du matin, et progressent lentement, subissant des pertes extrêmement lourdes.

En fin de matinée, le village de Koum-Kalé est entièrement occupé par les Français, et le restera jusqu'à ce que s'effectue la manœuvre de rembarquement prévue à partir de 22 heures le 26. L'opération tendant à neutraliser les batteries de campagne a pleinement réussi, et Sir Hamilton félicite les Coloniaux et les Sénégalais pour leur efficacité, de même que leurs chefs : le Général d'Amade, le Colonel Ruef, et le Lieutenant-Colonel Noguès. A l'aube du 27 avril, les survivants de la bataille sur la côte d'Asie ont regagné leurs navires et sont prêts à être engagés à Sedd Ul Bahr. Le détachement de la 2^{ème} brigade a mis hors de combat vraisemblablement 1.730 hommes dont 500 prisonniers ; mais il a payé un lourd tribut à la victoire : 176 tués dont 6 officiers ; sont portés disparus 4 officiers et 125 hommes ; et pour les blessés on compte 10 officiers et 471 hommes.

« L'heure n'est pas encore à la victoire, elle est au sacrifice – dira un général devant une fosse fraîchement ouverte – les vaillants qui sont là nous ont montré le chemin ».

C'est toujours le même effort, la même abnégation qui sont demandés au soldat. Le Lieutenant Marcel Blanchard, du 175^{ème} régiment d'infanterie, a raconté dans un article intitulé « Les Dardanelles à la pointe de l'Europe » les derniers instants d'un officier dont l'énergie venait de conduire sa section au contact : le Lieutenant T. pris sous un feu de mitrailleuse, tombe atteint en pleine poitrine mais trouve la force de se relever. *« Vous êtes blessé mon lieutenant »* crient ses hommes. *« Blessé moi ? Je suis tué ! mais c'est égal, feu à répétition ! »*...D'un geste il fait un adieu à tous, et il s'effondre mort.

On se bat avec toutes les armes disponibles : canons de tous calibres, obusiers, mitrailleuses, fusils ; et dans les corps à corps les armes blanches, baïonnettes, couteaux, poignards, coupe-coupes, rendent les engagements encore plus meurtriers. Les corps des tués restent souvent entre les lignes, et rendent l'atmosphère irrespirable ; la vermine, les insectes les plus agressifs y ajoutent un supplément de malaise. Les écrits des

combattants figurant dans cet ouvrage en font état constamment, avec souvent beaucoup de réalisme ; de même que leurs récits des évacuations donnent une idée des souffrances endurées par les blessés et les malades.

Londres, ayant mesuré l'impossibilité de vaincre à Gallipoli, finit par adopter la solution la plus sage : le retrait. Il s'effectue dans les meilleures conditions, et l'on peut dire qu'avec cette manœuvre les Franco-Anglais exécutent une action exemplaire.

Le bilan de l'intervention du Corps Expéditionnaire d'Orient français, représente sur le plan humain un drame profond. Du 25 avril 1915 au 9 janvier 1916, les pertes par le feu sont les suivantes : officiers tués 183, hommes tués 3.555, officiers disparus 42, hommes disparus 6.094, officiers blessés 348, hommes de troupe blessés 16.827 ; le total de notre déficit étant, selon les chiffres du Ministère de la Défense, de 27.049 hors de combat, dont 573 officiers.

Les héroïques combattants des Dardanelles se retrouvent dans l'Armée, non moins glorieuse, d'Orient, conduite jusqu'au Danube par le Maréchal Franchet d'Esperey.

Le chapitre « Front d'Orient 1915-1918 » est consacré à des piétinements tout autour de l'embouchure du Vardar, avant de s'ouvrir sur une marche triomphale jusqu'à la terre reconquise pour nos amis Serbes ; il débute par l'arrivée à Salonique d'un « Darda » venant directement de Gallipoli, Ernest-Albert Stocanne du 242^{ème} régiment d'artillerie de campagne. On est le 5 octobre 1915 au lever du jour : « *La ville grandit à nos yeux à mesure que nous en approchons – écrit-il – Enfin, pensons-nous, voilà un pays civilisé où il existe une population civile dont les maisons ne sont pas démolies. La ville est là, s'étendant en amphithéâtre le long de la baie, et montrant sous le soleil des immeubles aux couleurs tendres et variées partiellement cachés sous la verdure des arbres* »...

Du camp de Zeitenlik, tout proche, nos combattants partiront pour le front tout au long de ces trois années de campagne.

En 1918, l'avance sera dure ; avec Yves Jouin et Pierre François, il est facile de constater que « Uskub c'est loin » (1). Uskub est le nom turc, et figure sur les cartes mises à la disposition des unités françaises. Pourtant les autochtones emploient d'autres appellations ; les Serbes disent Skoplié, les Macédoniens Skopié.

A Athènes, la situation reste toujours complexe, et n'est clarifiée qu'avec l'abdication du roi Constantin La venue du Président Venizelos aux affaires entraîne l'entrée en guerre de la Grèce aux côtés des alliés.

En décembre 1917, le Général Guillaumat remplace le Général Sarrail dont la tâche n'avait pas été facile dans le désordre politique grec. Son séjour est de courte durée. Il est rappelé sur le front occidental dès le printemps après avoir effectué un travail considérable dont son successeur bénéficiera.

(1) titre du livre d'Yves Jouin et Pierre François.

Le 18 juin 1918 le Général Franchet d'Esperey le remplace à la tête d'un corps de 600.000 hommes.

Dès le 14 septembre 1918, le futur maréchal déclenche une opération de rupture sur la montagne de Dobropolié, et le lendemain soir, par la brèche ouverte et agrandie, le Général Henrys lance la brigade Jouinot-Gambetta appuyée d'un côté sur la division grecque et de l'autre sur la brigade du Général Tranié. Les combats sont acharnés, la plus grande partie des troupes bulgares se replie sur le sol national. L'armée française du Général Henrys, par un terrain difficile où dominent les rochers et les forêts, serre de près l'ennemi, et le 29 septembre les cavaliers du Général Jouinot-Gambetta enlèvent Uskub.

Le même jour la 11^{ème} armée allemande, bloquée dans le bassin de Tetovo, se rend, contraignant les dernières forces bulgares à capituler « en rase campagne », livrant aux vainqueurs français de nombreux prisonniers dont 5 généraux, une grande quantité d'armes et de chevaux, mais aussi des approvisionnements de toutes sortes. Certains des combattants cités ici, qui se trouvaient sur le front à cette période, en font des descriptions étonnantes.

Les derniers éléments de l'armée bulgare sont conduits le jour même à déposer les armes, et le Roi Ferdinand à capituler.

« C'est le drapeau déployé, la tête haute, le regard fier – selon le Colonel Corda – que nos soldats entrent dans les villes serbes libérées. Il faut vivre sur le pays, mais les populations serbes aident nos troupes. Partout les soldats français reçoivent l'accueil le plus chaleureux et le plus touchant. Ils sont couverts de fleurs que, parfois, les soldats serbes qui les ont précédés ont refusées en disant aux habitants de les garder pour les soldats français qui les aident à libérer leur patrie ».

Les événements se précipitent, la Turquie signe l'armistice de Moudros le 31 octobre 1918, et l'Autriche-Hongrie s'effondre sous la pression ennemie, et sous les mouvements d'indépendance des minorités. On doit rendre aux combattants de l'Armée française d'Orient l'hommage qui leur est dû, à travers l'épopée de ceux dont les récits figurent dans ce livre ; car ils restent devant l'Histoire à l'origine de la défaite des Empires Centraux.

La troisième partie du livre évoque l'armée française pendant la campagne du Levant, avec en exergue une déclaration du Général Gouraud exaltant la mémoire de ces soldats *« dignes de la grande guerre dont ils sortaient à peine ».*

Nos troupes en Turquie d'Asie furent, à partir de 1917, intégrées sous le nom de « Détachement Français de Palestine et de Syrie » à l'armée du Général anglais Allenby. Dès l'année suivante elles comprennent un régiment de marche d'infanterie, des batteries d'artillerie, des spahis, des chasseurs d'Afrique, une escadrille d'aviation, et la « Légion d'Orient » composée d'anti-Turcs parmi lesquels un grand nombre d'Arméniens et de Syriens. La conquête de la Palestine et de la Syrie s'effectue assez rapidement grâce à un élan remarquable des Français. La prise de Naplouse, évoquée dans le livre, est un fait d'armes unique dans l'histoire des guerres.

Les opérations de Cilicie sont vivement conduites, et la région est entièrement occupée par les troupes françaises en vertu de l'accord militaire franco-britannique du 15 septembre 1919.

Des engagements se poursuivent, et l'Armée du Levant renforcée dégage plusieurs positions. Le camp français aux abords d'Aïntab, encerclé, réussit à se libérer, et les Turcs, assiégés à leur tour dans la place capitulent en février 1921.

Par le traité d'Ankara d'octobre 1921, la Cilicie est cédée par la France à la Turquie, sauf le sandjak d'Alexandrette déclaré autonome en 1937, et remis aux Turcs en 1939.

La campagne française de Syrie-Cilicie au Levant est présentée par des extraits judicieusement choisis d'une causerie effectuée en 1925 par un ancien du 46^{ème} R.I., qui y fut volontaire en 1919, et demeura passionné par l'histoire de cet Orient.

Les extraits montrent combien la situation des hommes est contraignante : En plus des dangers auxquels tous les combattants sont soumis, nos soldats doivent subir des restrictions de toutes sortes, dans un milieu désagréable, le plus souvent hostile. Leur dispersion sur de grandes étendues n'est pas rassurante. Les liaisons sont loin d'être faciles. Le ravitaillement insuffisant oblige à vivre sur le pays. Le courrier est rare. Le climat fragilise l'homme, avec une chaleur insupportable l'été, et l'hiver un froid intense auquel s'ajoutent des tempêtes de neige.

Allant au delà des descriptions et récits, souvent très durs, des questions telles que le développement du mouvement nationaliste turc, la poussée laïque du kémalisme, dont on connaît l'importance aujourd'hui, y sont abordées.

Par ailleurs, des emprunts excellents sont faits aux mémoires du Général René Pichot-Duclos colonel à l'époque au 19^{ème} Tirailleurs Algériens, qui mène également, dans le chapitre précédent une réflexion intéressante et originale sur les opérations du Front d'Orient 1915-1918 auxquelles il a participé comme lieutenant-colonel.

Le niveau élevé auquel se situe l'étude, souvent très approfondie, du Général, fait qu'elle doit être reconnue comme un document historique.

Les avis qu'ils portent, toujours exprimés avec une grande vivacité et un parfait équilibre intellectuel, méritent de susciter la curiosité et de retenir l'attention des lecteurs.

Le Général Dufieux, un des esprits les plus stables de notre commandement, rend après l'affaire de Marache, selon le Général Pichot-Duclos, un hommage magistral à des soldats qui, malgré les épreuves, conservent leur esprit de devoir.

Dans un récit concernant l'Armée du Levant, M. Paul Devautour rappelle que 300 officiers et 9.000 hommes de troupe sont morts, et parmi eux les vaillants Tcherkesses du Capitaine Collet, et les descendants des «Turcoples» anciens auxiliaires musulmans qui servirent loyalement les princes francs en terre sainte.

Le présent recueil de témoignages est dans tous les cas une œuvre pleine d'intérêt, tant sur le plan historique que sur le plan humain.

Jacques AUGARDE
de l'Académie des Sciences d' Outre Mer

INTRODUCTION

L'Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient, qui présente cet ouvrage, est issue de celle des Anciens Combattants des Dardanelles créée par ceux-ci en 1920 ; et ce sont les mêmes, aujourd'hui disparus, qui dans les années 80 ont décidé d'adapter les statuts de leur association à la nécessité de perpétuer le souvenir de l'expédition des Dardanelles de 1915, avec celui des autres campagnes d'Orient de la première guerre mondiale, reliées historiquement entre elles, et à plusieurs desquelles certains de ces combattants participèrent.

L'Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient est actuellement ouverte à toute personne, physique ou morale, intéressée par son objet, qui est de perpétuer, et promouvoir, ce souvenir, car si ces campagnes lointaines sont moins connues que celles du front de France, elles furent aussi importantes dans le conflit mondial et aussi meurtrières pour les combattants.

Le présent ouvrage est publié dans la collection « Histoire de la Défense » dirigée par l'historienne Sophie de Lastours. Il n'est cependant pas un livre d'histoire ; ses auteurs ne sont pas des historiens ; il existe à cet égard une importante bibliographie d'entre les deux guerres, et diverses publications contemporaines. A l'exception de brefs textes de présentation, cet ouvrage est un recueil de morceaux choisis dans les écrits de plusieurs combattants des Dardanelles (1915), d'Orient (Macédoine Serbie 1915-1918), du Levant (1917-1921), extraits de leurs carnets, journaux, mémoires, lettres, ou conférences...

En proposant un ensemble de récits des souffrances et des dangers qu'ils ont connus, mais aussi de leur étonnant quotidien, des faits particuliers qu'ils ont traversés, si comparables ou si divers selon les hommes et leurs affectations, dans un orient qui les a néanmoins fascinés, notre unique ambition est de conférer une survie à des témoignages qui illustrent l'Histoire.

Madeleine STOCANNE
Présidente de l'association

N.B. Les écrits des combattants comportent de nombreux noms propres, notamment de lieux ou de localités, qui sont reproduits conformes à ces écrits, mais harmonisés lorsqu'ils figurent dans les divers textes sous des orthographes différentes.

EXPEDITION DES DARDANELLES 1915

J'ai participé à beaucoup d'autres combats et batailles un peu partout dans le monde, mais nulle part, je dis bien nulle part, je n'ai vu les cadres et les hommes souffrir de la guerre comme nous l'avons fait sur cette presque île de Gallipoli. Souffrances de toutes sortes, dévorés par la vermine, condamnés à boire une eau infecte, vie au milieu des cadavres, guerre impitoyable de jour comme de nuit. Là il n'était pas question de repli stratégique, car derrière, à droite et à gauche, il y avait la mer, toujours la mer.

Marcel MEZY Lieutenant-Colonel d'Infanterie de Marine

« Les Dardanelles » se situent au niveau du détroit reliant la mer Méditerranée à la mer de Marmara, puis au Bosphore qui débouche dans la Mer Noire. Il s'agit d'une région stratégique, passage entre l'Orient et l'Occident convoité par les puissances depuis la plus haute Antiquité ; les Perses le franchirent avant d'être vaincus par les Grecs, Alexandre le traversa dans sa course vers l'Asie ; les Dardanelles furent le théâtre de la guerre de Troie ; elles font partie de la Turquie.

Le 19 février 1915, la France, alliée de la Grande Bretagne, accepte de participer au plan d'attaque décidé par celle-ci contre l'Empire Ottoman, allié de l'Allemagne. Cet empire qui, à son apogée, comportait tout le Proche-Orient, une partie de l'Europe centrale et de l'Afrique du Nord, s'étendait encore en 1914 de la Palestine à la Turquie actuelle, en passant par la Mésopotamie (Irak). L'objectif franco-britannique était d'opérer une jonction avec la Russie aux prises avec les forces turques et allemandes, en imposant à l'ennemi un nouveau front.

Après une tentative infructueuse de forçement du détroit des Dardanelles par la flotte franco-britannique le 18 mars 1915, les troupes terrestres parvinrent à débarquer et à prendre pied sur la presqu'île de Gallipoli les 25 et 26 avril 1915, pendant qu'un détachement français effectuait une opération de diversion sur la rive asiatique, à Koum-Kalé, avant de rejoindre le gros des troupes sur la presqu'île.

Les Français et les Britanniques ont occupé le terrain conquis pendant neuf mois au prix de pertes considérables ; à la mi-mai seulement, soit trois semaines après le débarquement, les pertes françaises étaient de 12.610 hommes sur 22.453 débarqués.

Les conditions dans lesquelles une telle expédition, à l'époque, avait été conçue, préparée, réalisée, et la résistance acharnée des Turcs, ne permirent pas d'avance décisive. L'attaque de la Serbie par la Bulgarie, autre alliée de l'Allemagne, survenue en octobre 1915, emporta la décision de retirer progressivement les troupes des Dardanelles, dont une partie fut aussitôt débarquée à Salonique pour constituer les premiers effectifs du nouveau front d'orient, qui s'ouvrait contre la Bulgarie et les empires centraux alliés de l'Allemagne.

Le corps expéditionnaire était entièrement évacué des Dardanelles, en hommes et en matériel, le 9 janvier 1916.

Outre l'énorme proportion des pertes par le feu, 98% du corps expéditionnaire était atteint des maladies spécifiques à l'environnement.

Alors s'élevèrent en même temps les plaintes et les cris de triomphe des hommes qui frappaient et qui étaient frappés, et le sang ruisselait sur la terre

HOMERE L'ILIADE Chant VIII

Jean Lucien Marie de CHAZELLES
Sous-Lieutenant, 57^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale

CONFERENCE A NIMES
1935

(Extrait)

Si j'ai accepté de faire le récit de cette campagne des Dardanelles, c'est parce que, sans en tirer un vain orgueil, ayant eu la fortune, très rare, de combattre en première ligne sur tous les fronts sans être blessé au point d'être évacué, je puis ajouter mon témoignage à celui de quelques rares survivants de l'effroyable drame, et affirmer que, de toutes les horreurs de la guerre, nulle, que l'on cite la Somme, l'Aisne ou Verdun, n'approcha, même de loin, les horreurs du cycle infernal des Dardanelles. (...)

Voyons la topographie des lieux :

Au N.O. du détroit, la presqu'île de Gallipoli, dont la largeur n'excède pas cinq kilomètres : elle est coupée sur ce court espace de deux ravins profonds que dominent les hauteurs d'Achi-Baba et de Sani-Baïn ; au pied de ce dernier s'ouvre la baie de Souvla, à l'extrême pointe : Sedd Ul Bahr.

Au S.E. du détroit, la plaine basse de Koum-Kalé face à Sedd Ul Bahr ; un peu plus à l'est, la colline troyenne.

A quoi bon évoquer Achille, Patrocle, ou Agamemnon, ou chercher sous le soleil qui fait flamber la plaine le souvenir d'Ulysse ou de la robe d'Hélène, quand la triste réalité de souvenirs plus poignants vous étreint !

Ne croyez-vous pas que celui qui décida de jeter les troupes qu'il commandait, dont il avait la responsabilité, sur la pointe de Sedd Ul Bahr, commit plus qu'une faute militaire, une faute de bon sens ?

Mais n'anticipons pas.

Le 16 mars 1915, l'Amiral Carden, qui commandait la flotte alliée, considérant que c'était folie de vouloir faire attaquer par la flotte seule et de tenter de forcer le passage sans le concours des troupes à terre, résilia son commandement et par là montra qu'il était un chef.

L'Amiral de Robeck, probablement moins conscient du danger, accepta de le prendre.

Le 18 mars, le Contre-Amiral Guépratte, placé en tête à sa demande, menait l'attaque . Résultat : nous avons trois belles unités de la flotte française détruites, ou hors de combat . L'Angleterre perdait elle-même trois vaisseaux ... et le détroit restait inviolé !

« S'il n'y avait pas eu de mines dérivantes dans le détroit, la bataille était gagnée » a écrit naïvement un grand marin ; comme si l'on ne devait pas prévoir que les Allemands, commandant en Turquie, se serviraient sans exception de tous les moyens possibles pour assurer la défense.

Heureusement pour notre pays, pour nos hommes, et pour nos bâtiments, l'Amiral de Robeck se rendit compte de l'erreur commise en acceptant la mission impossible qu'avait refusée l'Amiral Carden, et la seconde tentative, projetée pour le début mai, fut interdite.

Du 25 mars au 25 avril, date de l'attaque combinée de la flotte avec les troupes à terre, le commandement procède aux formations prévues avec des revues et défilés au cours desquels sont peut-être évoquées les mânes d'Alexandre...

Le service de renseignement accueille avec une touchante confiance une nuée de gens qui se disent Grecs, ou persécutés par les Turcs, et qui se proposent en même temps d'aller dans les lignes ennemies et de nous rapporter des renseignements...

Et nous voici à l'aurore du 25 avril ; le corps britannique a pris comme objectif la presqu'île de Gallipoli. Une division tente de débarquer à Sedd Ul Bahr ; avant d'avoir débarqué, les premières chaloupes sont remplies de morts, faits par le tir meurtrier à partir des abris naturels formés par l'arête dorsale qui part des falaises de Zimmerman pour venir plonger au pied de Sedd Ul Bahr. C'est alors que le « River Clyde » devient cheval de Troie ; mais dès leur débarquement les hommes sont fauchés par les mitrailleuses.

Pendant ce temps, une autre division anglaise, les « A.N.Z.A.C. », débarquait à Gaba- Tépé et ne s'y maintenait qu'au prix de pertes énormes.

Pour corser le menu, le commandement anglais avait monté deux autres attaques, l'une au nord sur Boulaïr, l'autre au sud sur Besika.

Partout les troupes furent reçues comme des visiteurs attendus avec beaucoup d'impatience ; leur réception était minutieusement préparée.

Et les Français ? Ils eurent une mission de confiance : s'emparer de la côte asiatique de l'autre côté du détroit. Comme sur la côte d'Europe les canons de l'escadre ont fait pleuvoir sur la côte d'Asie un déluge d'acier : de Koum-Kalé à Yeni-Cheir inclus, la terre flambe, les moulins à vent qui tout à l'heure couronnaient le village ont disparus ; pas un être, homme ou animal, n'a pu survivre. Les chapelets d'embarcations tirés par le « Vinh-Long » et le « Savoie » larguent leurs amarres.

De cette terre, que l'on croyait morte, partent soudain, lorsque les embarcations approchent de Koum-Kalé, des rafales de mitrailleuses et des obus qui soulèvent des colonnes d'eau. Ici, comme à Sedd Ul Bahr, les embarcations chavirent par suite de réseaux tendus immergés.

Le premier convoi est anéanti ; le second, plus heureux, aborde sous la mitraille du fort ; les Sénégalais bondissent, entraînés par leurs officiers ; les chaloupes s'en retournent avec un chargement de blessés et de morts ; et quand les nouvelles troupes prennent place, les pieds des hommes baignent déjà dans le sang jusqu'à la cheville.

Une batterie de 75 a pu débarquer, elle débouche à zéro, presque à bout portant sur la position d'Yeni-Cheir. Pendant toute la nuit, les Turcs s'efforcent de rejeter les nôtres à la mer . Un seul canon a pu continuer à tirer. Des monceaux de cadavres étaient amoncelés . Nous accomplissions une mission de diversion ! paraît-il...

Le 26 au soir, nos troupes sont réembarquées pour être jetées sur la presqu'île, où la position des Anglais devenait intenable.

D'un côté les communiqués officiels : « 26, 27 avril, le 175^{ème} régiment d'infanterie a relevé une partie des troupes anglaises et fait progresser le front » ...

De l'autre, l'effroyable réalité : des capotes bleues à genoux sont là, alignées, canon du fusil levé ; sans doute les hommes se préparent pour un tir sur les mitrailleuses

dont le « tac à tac » provoque mon commandement : « *En pagaye, pas de course, jusqu'aux tranchées* », tandis qu'un lieutenant et quelques Sénégalais s'effondrent. Je m'aperçois avec horreur que le chef de la troupe, agenouillé, sur lequel j'avais posé ma main et que je me préparais à invectiver, était, comme sa troupe, figé dans la mort. Dans un éclat de rire nerveux, je me suis précipité à la suite de mes hommes ; je bute dans le cadavre d'un Turc, déjà gonflé, et tombe la tête la première à travers la toile Waldejo tendue sur la tranchée.

L'Histoire n'a retenu de ces monstrueux combats que l'ordre du jour, adressé aux troupes turques, et le lecteur ne saura pas qu'une poignée d'hommes, survivants de deux brigades, a combattu debout, en dormant ou presque, qu'elle a pu rester accrochée à l'extrémité de l'arête argileuse grâce aux trois artilleurs servant la dernière pièce utilisable, en débouchant à zéro les obus que, depuis le « River Clyde », leur passait de mains en mains une chaîne de tirailleurs.

(...)

Raymond WEIL
Sous-Lieutenant, 39^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne

JOURNAL DE CAMPAGNE

(Extraits)

« Peu à peu les lumières de Marseille s'éteignent au loin. Adieu France ! »

3 mars (1915) - 16 h - Après 39 heures d'un voyage pénible qui nous a fait passer brusquement de la gelée d'Avord à la lourde chaleur du Midi, nous entrons en gare maritime de Marseille-Arenc. Les paquebots ne manquent pas. (...)

4 mars - 12 h - L'embarquement des chevaux commence par ceux du capitaine et le mien. Très curieux : rouspétance énergique de mon « canard » suspendu par le ventre... Heureusement, les grues hydrauliques travaillent vite et bien. Embarquement du matériel : difficultés à fond de cale pour placer les canons sans perdre de place, car « l'Italie » doit transporter, outre nos deux batteries, une section de projecteurs.

Le harnachement des chevaux réuni par paquets dans des filets est disposé sur le matériel. Ce n'est pas le moins encombrant, car il y a près de 400 chevaux à bord ! On laisse quelques canons sur le pont, en raison des sous-marins possibles. En même temps que nous, tous les autres navires embarquent dare-dare. Une multitude de soldats de toutes les armes encombre les quais.

5 mars - 0 h - A la lumière des globes électriques des docks, on manœuvre pour déborder. Deux remorqueurs s'attellent à « l'Italie », et la décollent du quai. Le commandant du bord est assez aimable pour admettre les officiers sur la dunette. Nous y montons donc pour suivre l'opération. Explications des officiers concernant les différents appareils de la passerelle : le « compas », les deux « taximètres », le « mouchard » qui respire à la cadence des machines, etc... C'est ma première leçon de navigation.

Sortie de la rade majestueuse, mer calme.

1 h - Le phare du Planier... En pleine mer... Peu à peu les lumières de Marseille s'éteignent au loin. Adieu France !

6 mars - 10 h - Une terre à l'horizon, c'est la Tunisie ! Qu'allons-nous faire en Afrique ? On commence à apercevoir le phare du cap Blanc et l'entrée du chenal de Bizerte. En l'honneur de la terre, notre artiste trompette exécute l'appel à la soupe en « fantaisie » ce qui met en liesse tous nos poilus. (...)

12 h.- Le lac de Bizerte nous accueille, et nous prenons place au milieu des autres transports. Manœuvre de la mise à l'ancre. Le vent se lève, il a bien fait d'attendre que nous soyions en rade...

14 h - Nous venons d'avancer nos montres d'une heure pour nous mettre d'accord avec celle du 2° fuseau. Lecture des cartes qu'on nous a remises à Marseille. Il y a de tout : côtes d'Asie Mineure, des Dardanelles, du Bosphore... Cela ne nous fixe pas beaucoup sur notre futur point de débarquement.

7 mars - Les différents navires qui stationnent sur le lac tiennent de longues conversations par petits pavillons. Je compte 13 bâtiments. On nous demande aussi si nous n'avons pas de malades pour l'hôpital de Sidi Abdallah, si nous avons besoin d'eau, etc... Toujours grand vent.

15 h - Communiqué : on annonce officiellement la concentration en Afrique du Nord d'une expédition pour l'Orient... Nous sommes désignés à partir de maintenant, sous le nom de « CORPS EXPEDITIONNAIRE D'ORIENT ». « La Provence », notre bateau amiral, continue à signaler à tous ses subordonnés : « Pouvez-vous naviguer 6 jours, à 10 nœuds, avec approvisionnement d'eau et de charbon actuels ? »

20 h - Le commandant de « l'Italie » est appelé à bord de « la Provence ». La nuit, conversation au « morse » lumineux (Scott).

18 mars - En rade de Lemnos. Mer assez agitée... Visite de marchands grecs. La rade présente un aspect des plus pittoresques, avec ses innombrables transports à l'ancre.

Au fond de la baie, le village de Moudros s'étage sur les premières pentes de l'île. Son église avec ses deux tours blanches jette une note gaie au milieu du paysage aride. Des campements sont établis çà et là, tout autour de la rade. Un groupe de moulins aux larges ailes tourne lentement et rappelle en cela la nonchalance du pays... Pêche aux oursins en baleinière. Pas mauvais les oursins !

22 mars - Dès l'aube, la majeure partie des unités des Dardanelles reviennent à Moudros se ravitailler. Les Anglais, toujours gais, font du pas gymnastique sur le pont de leurs bâtiments... Le fameux « Queen Elizabeth » entre en rade vers midi.

A bord, beaucoup d'entre nous occupent leur temps à jouer au bridge, en attendant mieux ! Les corvées de crottin continuent régulièrement depuis Sidi Abdallah. Grâce à cela nous n'avons plus perdu de chevaux.

Alexandrie

30 mars – 6 h - Lever. Temps splendide. On respire...

7 h - La terre d'Egypte à l'horizon...

9 h - En vue d'Alexandrie : une barque à voile conduite par des indigènes, nous amène le pilote égyptien qui est un phénomène dans son genre : sanglé dans une redingote rapiécée, le fez rouge sur la tête, il bafouille l'anglais et le français... Après avoir extrait de sa profonde poche une longue vue d'une finesse et d'une longueur insensée, il la porte à son œil à la façon d'un macaque qui a trouvé un monocle ! (...)

1er avril - Alexandrie. 6 h - Les chevaux qui ont passé la nuit au vert sont attelés. Préparatifs de départ avant de quitter « l'Italie ». 7 h.30 - Adieux aux officiers du bord . On démarre pied à terre, et on suit les quais sur les pavés glissants. Entrée

dans la ville égyptienne, peu réussie : les chevaux tombent les uns après les autres. Le mien a une peur atroce des petits bourricots chargés d'énormes fardeaux. (...)

Des policemen « de parade », gantés de blanc, le fez rouge sur la tête, montés sur des chevaux arabes d'une finesse remarquable, tout carapaçonnés d'or, caracolent devant nous pour nous faire la conduite. (...)

3 avril - Ce matin, exercice de batterie attelée. A la sortie du camp, on suit la route ensoleillée qui longe la palmeraie. Sable, chaleur, poussière... Position de batterie dans un mètre d'épaisseur de sable... Grandes difficultés. A peine installés, nous sommes rappelés au camp pour des ordres. Déjeuner dans les cactus. L'après-midi, on repart avec la batterie pour faire des exercices de défilé, répétition générale d'une revue qui doit avoir lieu dans deux jours, dans les dunes. On fait atteler « à huit » (au lieu de six chevaux habituellement) pour faciliter la traction. Malgré ça, le défilé au trot laisse plutôt à désirer... Le Lieutenant-Colonel Brunet fait un laïus au sujet de la tenue, qu'il constate n'être pas tout à fait uniforme ! (...)

10 avril - Ecole à feu dans les dunes. Le colonel fait la critique ; ça rappelle tout à fait le camp de Mailly ! On n'a plus la sensation d'être en guerre. Et pourtant il est probable que nous n'allons pas moisir ici ! En attendant, pour demain, il est prévu une deuxième édition d'école à feu.

11 avril - Plus intéressante que la précédente, car on a pris des positions à grand défilement, ce qui se rapproche de la réalité. On fait même effectuer des travaux de protection, tout comme on aura à faire au feu. Retour au camp.

A midi, au déjeuner, le commandant Charpy nous apprend que nous allons bientôt rembarquer et nous diriger, pour de bon cette fois, sur les Dardanelles ! La répartition des chargements sur des différents paquebots a été étudiée plus à fond que la première fois, pour faciliter le débarquement. Les cargos ont pris des noms de guerre et sont immatriculés maintenant comme les unités de la flotte. Les français s'appellent F.1, 2, 3... et les anglais A. 1, 2, 3, etc... Je suis désigné comme officier convoyeur, à bord du « Moulouya », (F.14), qui doit emmener la 32ème batterie. (...)

25 avril (...) 12 h - Alerte ! On a aperçu à tribord un objet brillant, genre périscope qui ne dit rien de bon !

Je fais aussitôt pointer la pièce de droite . « l'Italie », en tête, change immédiatement de route, et pointe droit sur l'objet menaçant, après avoir hissé la flamme « Alerte ». Le « Latouche-Tréville » qui est à l'arrière du convoi pour l'instant fait force vapeur. Finalement le périscope en question n'est qu'une boîte de fer blanc... ce dont je me doutais, après avoir regardé attentivement à la jumelle ! On en rigole longtemps !

13 h - Entrée dans la rade de Moudros. Mouillage comme il y a un mois. On entend le canon des Dardanelles... ça doit barder !

« Les Sénégalais montent à l'assaut des retranchements turcs »

26 avril - 10 h - Ordre de partir pour les Dardanelles, mais nous devons, auparavant, transborder tout un matériel de grenades, fil de fer, etc... sur le

« Jauréguiberry ». Je fais donc sortir ce matériel, et le fais placer sur le pont, prêt à être enlevé.

11 h.30 - Départ de Lemnos . ça tonne terriblement au loin... Le temps est splendide, nous montons sur la petite plateforme installée au-dessus de la dunette avec notre télémètre, pour ne rien perdre du spectacle que nous allons voir.

16 h - Nous côtoyons l'île aux Lapins, et commençons à apercevoir le profil de la presqu'île de Gallipoli, l'entrée des Dardanelles, et la côte d'Asie... Des cuirassés nombreux, des croiseurs, des torpilleurs, sillonnent la mer à perte de vue... Dans le détroit au fond, une brume intense empêche de rien préciser. Pour le moment, tous les efforts semblent porter sur la côte d'Asie. La « Jeanne d'Arc », le « Jauréguiberry », « l' Askold », crachent sans discontinuer. C'est la première fois que je vois tirer la flotte... C'est évidemment nouveau et impressionnant !

De notre observatoire, nous assistons aux phases du combat qui se livrent sur la côte d'Asie : sur la plage, en avant de Koum-Kalé, les Sénégalais montent à l'assaut des retranchements turcs. Nous distinguons nettement l'avance de nos troupes, soutenues par le feu intense de la flotte et d'une pièce de 75 (de la 33ème batterie) débarquée sur la côte. Les Turcs répondent par de grosses marmites, dont l'une tombe malheureusement sur un ponton, où viennent d'aborder plusieurs barques. Un officier de marine vient d'y être tué.

17 h - La « Savoie », aménagée en croiseur auxiliaire, se rapproche de la côte d'Asie et effectue un tir rapide et merveilleux sur une tranchée couverte creusée par les Turcs, et que l'on vient de découvrir. Elle y fait une véritable hécatombe, en prenant la tranchée d'enfilade. Ceci termine le combat. Tout se calme peu à peu.

Vers le soir, nous voyons revenir la pièce de 75 sur des chalands. Un dragueur de mines, chargé de prisonniers turcs, passe à côté de nous. Enthousiasme !

La flotte qui a cessé de tirer, se retire hors du détroit ; elle est remplacée par de petits destroyers rapides et des dragueurs de mines pour la nuit.

En somme, il paraît que tout cela n'était qu'une diversion faite sur la côte d'Asie, pour permettre aux Anglais de débarquer et de s'installer sur la côte d'Europe... La diversion a réussi.

Maintenant, nos troupes d'Asie vont se rembarquer à la faveur de la nuit, sous la protection de la flotte qui, de ses nouveaux mouillages, va arroser la côte asiatique pendant toute l'opération.

28 avril - Bombardement de la crête au loin. « l'Askold », croiseur russe à six cheminées derrière nous, tire admirablement sur le piton d'Achi-Baba. Tous les coups sont placés avec une précision extraordinaire. Par contre, nous sommes complètement assourdis !

10 h - Ordre de débarquer, enfin ! On se rapproche encore de la terre. Nouveau mouillage. Mes fonctions de convoyeur vont recommencer, je n'ai pas fini de rire... Débarquement du Génie sur des dragueurs de mines, remorqueurs et chalands. Heureusement la mer est calme. (...)

30 avril - 4 h - Débarquement des chevaux sur des chalands. On a ordre de ne débarquer que 60 chevaux seulement, car on manque d'eau à terre. La batterie de tir au complet et son capitaine vont descendre à terre. Je dois rester, la mort dans l'âme, à bord du « Moulouya », pour diriger les opérations de la suite du débarquement jusqu'à ce que tout soit terminé. 7h - Les Turcs tirent à nouveau, mais d'une façon plus intense

sur la plage. L'escadre crible «l'Achilleum» de la côte d'Asie, mais cela n'empêche pas cette batterie de tirer. L'après-midi bombardement de Krithia et de la côte d'Asie... Des fusants noirs sur la plage et le débarcadère. (...)

« Je parviens finalement à mettre le pied sur la terre de Turquie »

1^{er} mai - Le débarquement reprend, nous changeons encore une fois de mouillage. Visite du préposé au débarquement venu de la « Provence ». Je me plains à lui de la lenteur des opérations due au manque de chalands et de remorqueurs. Signalisation à bras avec le « Théodore-Mante ». Beaucoup de mal pour avoir un malheureux chaland dans toute la journée, de plus la mer mauvaise complique les choses ; des caissons chargés manquent de tomber à l'eau... Ça n'avance pas ! Vers le soir, une fusillade intense se fait entendre. Certainement les Turcs attaquent... L'artillerie répond violemment. Nos 75 doivent déjà travailler !

Toute la nuit bombardement effrayant, feu d'artifice ininterrompu de fusées... Le combat fait rage, la fusillade n'arrête pas un instant... Projecteurs...

2 mai - 4 h - Le combat continue, l'artillerie turque est très active, la côte d'Asie bombarde violemment le débarcadère et le « River Clyde » qui a servi au débarquement anglais il y a six jours, en venant s'échouer volontairement sur la grève et en vomissant de ses entrailles, comme un véritable cheval de Troie, les premières vagues de combattants. Malheureusement ceux-ci avaient rencontré des barbelés, même immergés, et avaient été décimés. Cependant les survivants avaient réussi à prendre pied sur la plage et à s'y maintenir. (...)

20 h - Adieux au «Moulouya», départ en pleine nuit sur le dragueur. C'est plutôt lugubre... Navigation de près de deux heures, au milieu de tous les cargos et des navires de guerre, tous feux éteints. Au loin sur la terre, feu d'artifice de l'artillerie qui fait rage à nouveau. Fusillade moins intense que la veille, mais cependant très sérieuse. Qu'est-ce qui nous attend tout à l'heure ? Nous filons avec précaution, avec une lenteur désespérante, dans une obscurité complète, guidés seulement par les lueurs du bombardement. De temps en temps, le projecteur turc du « Chanak » éclaire nos positions d'une façon inquiétante. Enfin nous parvenons au débarcadère, c'est-à-dire à l'inextricable chaos de chalands chargés de matériel, à côté du petit ponton qui loge le « River Clyde ».

Mais le ponton est embarrassé par les nombreux blessés que l'on y a ramenés. Pas possible de débarquer, ni de faire décharger mes chalands. Je n'insiste pas, et après une gymnastique périlleuse qui consiste à sauter de chaland en chaland dans l'obscurité absolue, je parviens finalement à mettre le pied sur la terre de Turquie. Il est 22 heures.

Je trouve heureusement l'officier de plage, et lui rends compte que j'ai du matériel à débarquer : il me répond qu'il faut attendre demain matin. Je laisse donc tout en plan et charge un sous-officier de faire le nécessaire demain, et de retrouver les camarades déjà débarqués. Quant à moi, je file dans la nuit avec un autre sous-officier qui est déjà venu hier accompagner les chalands, il connaît donc à peu près le chemin qui doit nous mener à la batterie à travers les tranchées et les réseaux de fils de fer turcs. Nous parvenons ainsi à tâtons aux premières ruines de Sedd Ul Bahr, et montons une rue à pic encombrée de caissons d'artillerie. Mon sous-off dégringole dans un trou de marmite et se blesse aux genoux. Là-haut, j'entends mes petits 75 qui tapent tant qu'ils